This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1981
.D68.V5
1777

STANFORD
LIBRARIES

DUDOYER DE GASTELS
LE VINDICATIF
DRAME EN CINQ
ACTES ...

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

Loudoyer de Gastels, Gerard.

LE

VINDICATIF,

DRAME

EN CINQ ACTES

Et en vers libres.

Repréſenté, pour la premiere fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774.

La mere en preſcrira la lecture à ſa fille...
MÉTROMANIE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXVII.

PQ
1981
D68V5
1777

ACTEURS.

MISS VORTHY, Femme de *Sir James*, cachée ſous le nom de *Miſtriſs Fleins*. *Mlle. Doligny.*

MILORD SAINT-ALBANS, Chef de Juſtice, Pere de *Sir S. Albans* & de *Sir James*. *M. Brizard.*

SIR-SAINT-ALBAN, Fils aîné de *Milord S. Albans*. *M. Préville.*

SIR-JAMES, ſecond Fils de *Milord S. Albans*, caché ſous le nom de *Monſieur Fleins*. *M. Molé.*

MILORD DELY. *M. Monvel.*

UN SERGENT, ou *Baillif privilégié*. *M. Dalainval.*

VILSON, Valet-de-Chambre de *Milord S. Albans*. *M. Dauberval.*

DEUX TEMOINS.

Une Troupe d'*Archers* qui accompagnent *les Témoins*.

La Scene eſt à Londres, & ſe paſſe, durant les quatre premiers Actes, dans une Chambre de Miſtriſs Fleins, *& durant le cinquiéme dans la Salle d'audience de* Milord S. Albans.

LE VINDICATIF,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une chambre modeſtement meublée; des pinceaux, des deſſeins, des boîtes ſont ſur une table. On voit dans la chambre une commode, une armoire, &c.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME FLEINS.

MISTRISS FLEINS.

VAs, ne crains rien; mon cœur eſt à toi ſans retour.

FLEINS.

Ah! ſi tu connoiſſois l'excès de mon amour!

MISTRISS.

Tu m'aimes, je le ſais, & je ſuis trop heureuſe.
Mais je voudrois pour toi, pour ton bonheur;
Que tu puſſes te vaincre, & dompter ton humeur.
Ton ame eſt droite & généreuſe;
Il n'eſt point de vertu dont tu ne ſois rempli.
Ceſſe d'être jaloux; tu ſeras accompli.

FLEINS.

Ah! n'appréhende plus; mon reſpect fera taire
Ce mouvement involontaire
Qui ſubjugue le ſens, & prévient la raiſon,
Qui fait naître la crainte, & le triſte ſoupçon.
Je n'ai point d'un jaloux le ſombre caractere;
Je crains tout ce qui peut approcher de ton cœur:
Mais ſur le reſte, au moins je ſuis ſans défiance,
Et je vois près de toi, ſans trouble & ſans terreur,
Saint-Albans & Dély.

MISTRISS, *ſouriant.*

Beau ſujet d'eſpérance!
Tu ne crains point Dély!... Comment le craindrois-tu?

Modeſte, honnête, ami de la vertu,
Il ne connoît encor ni la Cour, ni la Ville;
Il n'a pas eu le temps d'en prendre les travers:
Peu fait pour un monde pervers,
Il ouvre à la ſageſſe un cœur ſimple & docile,
Qui doit, auprès de nous, lui ſervir de garant.
A Milord Saint-Albans confié par ſon pere,
Il n'a d'autre conſeil, d'autre ami que ton frere.

FLEINS.

Mais enfin il ignore, & ton nom & ton rang;
Il te voit comme une ouvriere,
Vigilante, attentive, aimant bien ſon mari.
Un tel objet peut plaire aux regards de Dély.

MISTRISS, *un peu ſérieuſement.*

Ne prétendrez-vous point auſſi que votre frere!...

FLEINS.

Mon frere!... Je ſuis loin d'en devenir jaloux;
Apprenez cependant qu'il fut épris de vous;
Apprenez...

MISTRISS.

Amoureux, Saint-Albans! lui!...

FLEINS.

Lui-même.

Je n'ai point confié ce ſecret à ta foi,
J'ai craint de rougir devant toi;
Connois mon cœur; connois mon injuſtice extrême.
Je revenois d'*Oxford*; bientôt Sir Saint-Albans
M'ouvrit avec tranſport ſes ſecrets ſentimens;
Je fus, pour ſon malheur, confident de ſa flamme.
Tes froideurs le rendoient incertain & confus;
Et ſa fierté craignant d'éprouver un refus,
Il emprunta mes yeux pour lire dans ton ame.
Je te vis, & ſoudain je me ſentis charmer,
Un tranſport inconnu me contraignit d'aimer.
De combien de remords ma flamme fut ſuivie!
Je me repréſentai la bonne-foi trahie,
Mon frere, ſon eſpoir, ſes regrets... vains efforts!
L'amour qui m'entraînoit, ſurmonta mes remords.
Saint-Albans (ce fut là mon plus cruel ſupplice),
Saint-Albans s'apperçut de mon amour, du tien.
Sir-James, me dit-il, mon intérêt n'eſt rien;
Je vous en fais le ſacrifice.
Mis Vorthy vous préfere, il ſuffit, j'y conſens,
Epouſez-la. Ces mots troublerent tous mes ſens.
Sa généroſité combloit ma perfidie....
Je voulois à ſes yeux me priver de la vie,
J'embraſſois ſes genoux.... il plaignit mon erreur,
Excuſa ma jeuneſſe, & r'aſſura mon cœur.

Bientôt l'inimité, contre toute apparence !
De ton pere & du mien rompit l'intelligence.
Un pere dur, terrible, & dont la fermeté
Ne ſouffre point qu'on manque à ſon autorité,
Un pere devant qui j'ai tremblé dès l'enfance,
M'ordonna d'oublier juſqu'au nom de Vorthy.
Tu ſais mon déſeſpoir, toi qui l'as reſſenti !
Eh bien ! dans ces momens de fureurs & d'alarmes,
Mon frere me calmoit, prenoit part à mes larmes,
Je penſois à toi ſeule ; il daignoit m'en parler ;
Et ſes ſoins généreux ſavoient me conſoler.
Tu vois que nos malheurs augmentent ſa conſtance.
Depuis que nous l'avons inſtruit de notre ſort,
Malgré la loi d'un pere, & malgré mon offenſe
(Tant d'amitié ne ſert qu'à redoubler mon tort.)
Il nous voit, nous conſole, & plaint notre ſouffrance ;
Son aſſiduité paſſe notre eſpérance,
Il calme par degrés un pere furieux,
Il me rend près de lui des ſoins officieux.
Ah ! ſon amour pour toi, quoique vif & ſincere,
N'a fait que déployer ſon noble caractere ;
J'admire ſes vertus : j'aſpire à l'imiter,
Et je me haïrois d'oſer le ſuſpecter.

MISTRISS.

Tu dis vrai. Je te crois. Mais veux-tu m'écouter ?
Je n'ai point ſu l'amour qu'avoit pour moi ton frere ;
Je vois pourquoi tu m'en as fait myſtere ;
Je t'approuve : mais vas, s'il t'arrive jamais
De former un ſoupçon, une ombre, une chimere,
Promets d'en arrêter à l'inſtant les progrès :
Promets-moi de venir vers celle qui t'eſt chere,
D'épancher dans ſon ſein tes troubles inquiets.
Le reproche déplaît ; la candeur intéreſſe.
Tu me le promets bien ?

FLEINS.

Oui, ma chere maîtreſſe ;
Ma femme, mon amie ; oui, je te le promets.
O tendre moitié de moi-même !
Comment payer tes ſoins, & ton amour extrême ?
Tu t'es confiée à ma foi ;
Par les nœuds les plus ſaints, enchaînée avec moi,
Tu ſouffres le travail, tu braves la miſere,
Toi, fille unique, & puiſſante héritiere,
Toi, fille de Vorthy ! toi, Milady !

MISTRISS.

Tais-toi.
Je reſpecte & j'aime mon pere ;
J'eſpere le fléchir, & calmer ſa colere.

Le reſte m'eſt égal ; je t'aime, il me ſuffit.
Oui, Miſtriſs Fleins ; oui, Mis Vorthy,
Je ſuis heureuſe, & je ſuis ta Lady.

FLEINS.

Heureuſe !... la vertu devroit l'être ſans doute.
Mais, vois mon déſeſpoir, & combien je te coûte.
Vois quel eſt de mon cœur le trait envenimé ;
Vois combien mon amour a lieu d'être alarmé,
Et pardonne un effroi cruel, involontaire,
Qui vient de ton état, non de mon caractere.
Toi qui, ſans moi, tranquille au ſein de la grandeur,
De mille adorateurs, te verrois entourée ;
Toi, le ſang des Vorthy, dont la tige honorée
Ne le cede qu'aux Rois, & touche à leur ſplendeur ;
Fugitive, proſcrite, à ton pere arrachée,
Sous un état obſcur indignement cachée,
Tes jours ſont avilis dans le ſein des travaux :
Ah ! mon pere ! le Ciel qui vous fit inflexible,
Devoit-il me donner un cœur tendre & ſenſible !
Sa ſévérité ſeule a produit tous mes maux.
Sans lui, Milord Vorthy ſe rendoit à ma flamme,
Et par ſon propre choix tu devenois ma femme,
Mon pere le refuſe, & ſemble le braver :
Leur rupture imprévue à jamais nous ſépare :
Et moi, déſeſpéré d'un arrêt ſi barbare,
J'ai vaincu tes frayeurs, & j'ai ſu t'enlever :
Pourquoi ?... pour te livrer en proie à l'indigence.
Depuis un an que l'hymen nous unit,
Je ne vis que par toi ; ton travail me nourrit ;
Et comment conſerver un reſte de conſtance ?
Tu peux à chaque inſtant perdre la liberté.
Miſtriſs Valler, Tomlmſon, & d'Armance,
Qui nous ont ſecourus dans la néceſſité,
Peuvent à chaque inſtant exiger leur créance ;
Ah ! ma chere Vorthy !

MISTRISS.

Sir-James, réponds-moi,
M'aimes-tu ?

FLEINS.

Tu le ſais !

MISTRISS.

J'en veux un témoignage.

FLEINS.

Ah ! parles.

MISTRISS.

Change un ſi triſte langage.
Bannis un déſeſpoir trop peu digne de toi.
Je veux que mon amant ait bien plus de courage.

L'argent que nous devons, nous ſaurons l'acquitter.
Nos créanciers vivent dans l'opulence :
Et n'ont point de motifs pour nous inquiéter.
Le reſte eſt chimérique, & ton diſcours m'offenſe.
Qu'ai-je donc fait pour toi ? N'es-tu pas Saint-Alban ?
Nos peres n'ont-ils pas tous deux le même rang ?
Quelle eſt dans Londres la famille
Qui ne crût s'honorer en te donnant ſa fille ?
Je t'ai tout immolé ? . . . Ne le devois-je pas ?
J'ai ſuivi ton exemple & marché ſur tes pas.
Si j'exerce un talent agréable & facile ;
Si le crayon & le pinceau,
Qui furent mes plaiſirs au ſortir du berceau ;
Deviennent dans mes mains une reſſource utile ;
Mon talent ne doit-il rien du tout à tes ſoins ?
Et peux-tu m'envier, ſans me faire un outrage,
L'aimable & flatteur avantage,
De te ſervir moi-même de mes mains ?
Mon travail te ſoutient ; tu le dis : eh ! bien ! ſoit ;
L'amant doit obéir lorſque l'amour l'ordonne.
Vas ; le plus généreux eſt celui qui reçoit :
Le plus heureux celui qui donne.

FLEINS.

Ah ! pardon ! tes accens ont ranimé mon cœur.
J'étouffe un vain ſcrupule, un triſte & faux honneur.
Sois, puiſque tu le veux, l'arbitre de ma vie :
Te plaire & t'obéir eſt ma ſeule grandeur.

MISTRISS.

Tu ne me donnes rien que mon cœur ne te rende...
Mais tiens, prends ces deſſeins, & vas-t-en chez Provende ;
Si par haſard on me demande,
Je t'y joindrai.

(Fleins l'embraſſe & ſort. Miſtriſs le conduit des yeux, &c.)

SCENE II.

MITRISS, *ſeule, aſſiſe, tenant un pinceau.*

Mon bonheur eſt parfait.
On n'a jamais aimé comme il m'aime en effet !
Aimer ? . . . ah ! que ce mot eſt doux à mon oreille ! . . .
L'ambitieux s'agite, & l'ennui ſuit ſes pas.
En vain la vanité le flatte, le conſeille ;
Il cherche le bonheur, & ne le trouve pas.
Inſenſé ! . . . l'amour ſeul le promet & le donne.

SCENE III.

MISTRISS, Sir ST. ALBANS, Milord DÉLY.

MISTRISS *voyant entrer, fait mine de ſe lever, & dit :*

SIr Saint-Albans....

ST. ALBANS, *l'empêchant de ſe lever.*

Miſtriſs ; c'eſt ſans vous détourner.
Monſieur Fleins ?

MISTRISS.

Eſt ſorti.

Milord DELY, *conſidérant des ouvrages de Miſtriſs.*

Pardonnez ; je m'étonne,
Que poſſédant un ſi rare talent,
Dans un cercle borné vous reſſerriez vos vues.
Que n'entreprenez-vous un ouvrage important ?

MISTRISS.

Milord, c'eſt mon état, & ma vie en dépend.
Ces bagatelles-là ſont aiſément vendues ;
L'ouvrage n'eſt pas long. *Peindre* eſt bien différent.
Je n'ai ni le talent, ni le temps néceſſaire...

ST. ALBANS.

On pourroit vous aider. Ce n'eſt pas une affaire...

MISTRISS.

Mille graces.

Un Commiſſionnaire.

Miſtriſs, Monſieur Fleins vous attend.

MISTISS.

Vous permettez ? il faut que je vous quitte.
Je vous laiſſe tous deux maîtres de la maiſon.

SCENE IV.

Milord DELY, Sir ST. ALBANS.

MILORD.

ENtre elle & nos Ladys, quelle comparaiſon !
Quelle aimable & ſage conduite !
Quel tréſor de ſimplicité !
Que la Sageſſe plaît unie à la beauté !
Je me ſens attiré, j'éprouve en ſa préſence

Ce

Ce charme pur qui ſuit & pare l'innocence.
Sa grace, ſa douceur, ce naturel heureux...

Sir ST. ALBANS, *l'interrompant.*

Que de pieges, Milord, pour un cœur généreux!

MILORD.

Vous m'étonnez : Miſtriſs a vraiment du mérite,
Et...

ST. ALBANS, *l'interrompant.*

Le mérite plaît, il ſéduit, il irrite,
Et l'on ſe trouve pris ſans s'en être douté.
Mais Milord, je connois votre ſincérité.
Pourquoi vous déguiſer dans cette circonſtance?
Penſez-vous échapper à des yeux pénétrants,
Et n'ai-je pas des droits à votre confiance?
Vous connoiſſez par moi ces deux honnêtes gens.
D'abord vous admiriez l'inſtinct de la nature,
Qui ſous les doigts de Miſtriſs Fleins,
Colorioit, ébauchoit des deſſeins;
Et ſouvent ſaiſiſſoit l'eſprit de la peinture
Mais l'Artiſte bientôt a fixé vos regards;
Par fois vous oubliez d'applaudir à l'ouvrage,
Et la perſonne ſeule attire votre hommage.

MILORD.

Rien n'eſt plus ſimple à tous égards.
Ma jeuneſſe eſt remiſe aux ſoins de votre pere;
Je ſuis auprès de lui ce qu'y fut votre frere,
Ce frere malheureux que je n'ai point connu,
Et que ſes erreurs ont perdu
Je n'en ſuis point ſurpris, combien d'écueils à Londre;
Et combien cette ville a droit de me confondre!
Mon cœur s'y trouve reſſerré,
Et je n'y puis ſentir & penſer à mon gré.
Jugez quel eſt mon bonheur & ma joie
De connoître un eſprit vrai, ſimple, intéreſſant,
Où la nature ſe déploie,
Qui ſent avec juſteſſe, & qui dit ce qu'il ſent!
Vous-même... Je conviens que votre bienfaiſance
Eſt l'unique motif qui vous appelle ici.
Vous m'avez dit, & je le crois ainſi,
Qu'une raiſon ſecrete, & de grande importance
Vous attachoit au bonheur de Miſtriſs.
Mais, ſi vous n'eſtimiez ſon heureux caractere,
Si ſes vertus pour vous n'étoient du plus grand prix;
Vous la verriez bien moins.

ST. ALBANS.

Oh! c'eſt un autre affaire...
Pour me perſuader, tous vos efforts ſont vains,
Et je lis malgré vous dans vos propres deſſeins;

Vous l'aimez, & bientôt vous voudrez la ſéduire :
On aime la vertu ; mais c'eſt pour la détruire.

MILORD, *d'un ton fâché.*

Sir Saint-Albans !

ST. ALBANS.

Dély... mais pourquoi vous fâcher ?
Miſtriſs a de quoi plaire, & peut vous attacher.
Pourquoi nier votre défaite ?
Allons, Milord, avouez-moi la dette :
Me prenez-vous pour un rival ?

MILORD, *ſouriant.*

Un rival !.... oh ! vous pouvez l'être ;
J'y conſens de bon cœur : & cela m'eſt égal.

ſérieuſement.

Vous & moi nous pouvons connoître
Que la conquête de Miſtriſs
Eſt une conquête impoſſible,
Et ſi ſon cœur eſt d'un grand prix,
C'eſt qu'à ſes ſeuls devoirs il ſe montre ſenſible.

ST. ALBANS.

Ainſi, vous n'aimez pas ?

MILORD, *troublé.*

Qui ?

ST. ALBANS.

Miſtriſs Fleins.

MILORD.

Moi ? non.
J'ai du reſpect, de l'eſtime, du zele ;
Et tous mes ſentimens pour elle
Sont avoués par la raiſon.

ST. ALBANS.

Je reſpecte le platoniſme ;
Mais je vous avouerai, Milord,
Qu'on eſt bien revenu d'un pareil héroïſme :
Et, dans le fond, a-t-on grand tort ?

MILORD.

Chacun a ſon avis ; pour moi, je le confeſſe,
Telle eſt ma force ou ma foibleſſe,
Et tels ſont à mes yeux les droits de la vertu !
Si, par un malheur imprévu,
Pour un objet touchant, vertueux, reſpectable,
Je ſentois un amour coupable ;
Je voudrois lui cacher mon funeſte ſecret.
S'il m'échappoit, ce ſeroit à regret.
Et mon tourment en devînt-il extrême !
Je ne combattrois que moi-même.

ST. ALBANS.

Eh bien ! c'en eſt fait : je me rends.

De grace, pardonnez cette épreuve à mon zele.
L'Amour eſt un guide infidele,
Et je craignois pour vous ſes ſecrets mouvemens.
Combien de mes amis ruinés pour des femmes !
Sachant l'état de ces gens-ci ;
Sachant ce que l'amour peut ſur les belles ames :
Je craignois de vous voir vous embarquer ici.

MILORD.

Comment ? que dites-vous ?

ST. ALBANS.

Selon toute apparence
Vous ſavez, comme moi, qu'ils ſont très-endettés.
Je tremble chaque jour qu'ils ne ſoient arrêtés.
Ils ont pour créanciers Tomlimſon & d'Armance.
Et qui ſait ? ... un décret eſt bien vîte obtenu.
Moi, je ſuis en tutelle, & je dépends d'un pere.

MILORD.

Vous me faites frémir. Et comment la miſere.
Oſe-t-elle approcher l'honneur & la vertu ? ...
Sir Saint-Albans.... Tomlimſon & d'Armance
Font le commerce avec honneur ;
Ils ont de la fortune ; ils vivent dans l'aiſance ;
Ils reſpecteront le malheur,
Et ne réduiront pas Miſtriſs à l'indigence.
Il eſt ſi doux d'obliger ! L'opulence
N'a point d'autre droit au bonheur.
Adieu, mon ami.

ST. ALBANS.

Serviteur.

(Milord Dély ſort.)

SCENE V.

ST. ALBANS *ſeul.*

J'Ai découvert enfin, j'ai pénétré qu'il aime !
A ſon âge on s'ignore, on ſe trompe ſoi-même.
Tout décele dans lui l'amour & les remords.
C'eſt un captif luttant contre ſa chaîne,
Qui fait pour la briſer d'inutiles efforts.
Et ſa vertu ſera l'inſtrument de ma haine.
Il ſort : il va payer... ſous le ſceau du ſecret...
Que m'importe ?,.... Valler eſt à ma bienſéance ;
Un fait prouvera l'autre : & malgré ſa prudence,
Dély ſera connu pour l'auteur du bienfait ;
Ses feux ſi réſervés ſeront en évidence :

Oui, c'en eſt fait ; je triomphe ; & Dély
Me venge de Sir James & de ſa Miſs Vorthy.
Quoi ! pour troubler leur ardeur mutuelle,
J'aurai de leurs parens excité la querelle !
J'aurai caché l'affront qu'a ſubi ma fierté
Sous le maſque gênant d'une fauſſe bonté !
Je les aurai flattés pour tâcher de leur nuire !
J'aurai ſervi leurs feux, afin de les détruire !
Et pour fruit de mes ſoins, leur amour odieux
Affligera ſans ceſſe, & mon cœur, & mes yeux...
Au ſein de la baſſeſſe, en proie à l'indigence,
Ils ſont heureux ! ... & moi, reſpirant la vengeance,
Dévoré de regrets, enivré de fureur...
Frere ingrat & cruel, avec quelle inſolence
Tu trahis mes deſſeins ! Tu déchirés mon cœur ! ...
Allons ; & du perfide exerçons la conſtance.
J'ai ſu déjà, j'ai ſu par des chemins trompeurs,
A pas lents, mais certains, gagner ſa confiance.
Je connois ſes ſoupçons & ſes folles terreurs.
Il eſt jeune, bouillant, & ſans expérience.
Mais, fût-il plus habile, eût-il moins d'imprudence !
Je ſaurai le punir, & venger mon ennui.
Je ſuis maître de moi : je le ſerai de lui.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monſieur FLEINS, Sir ST. ALBANS.

FLEINS.

EH quoi ! je ne puis donc adoucir ſa colere ?
Je ne puis embraſſer les genoux paternels ;
La haine & le courroux ſont ils donc éternels ?

ST. ALBANS.

La haine vous eſt étrangere,
Et vous méconnoiſſez ſon aſcendant fatal.
Mais il eſt des eſprits d'un autre caractere,
Qui ſentant vivement & le bien & le mal
En conſervent ſans ceſſe un ſouvenir égal,
Qui ne peuvent jamais oublier une offenſe ;
Et goûtent à loiſir les fruits de la vengeance.
Tel eſt celui qui nous donna le jour.
Vous avez violé ſon expreſſe défenſe ;

Vous avez épouſé l'objet de votre amour.
Il n'eſt, je l'avouerai, pour vous nulle eſpérance.

FLEINS.

Nulle eſpérance ! Un pere !.... Et quel crime eſt le mien !
C'eſt lui qui de ſa main a tiſſu ce lien.
Il me parloit de Miſs ; il vantoit ſa naiſſance,
Ses charmes, ſes vertus, ſon rang, ſon opulence ;
Durant deux ans entiers il a paru charmé
De ſavoir que j'aimois, & que j'étois aimé.
Ce nœud cher à mon cœur alloit être formé.
Je recevois le prix de mon ardeur fidele,
Il m'ordonne de rompre, & de vivre ſans elle.
Le pouvois-je grand Dieu ! .... Mais duſſé-je à ſes yeux
Etre encor plus coupable, encor plus odieux !
Duſſé-je, errant, caché, vil rebut de mon pere,
Eprouver tous les maux qui ſuivent la miſere !...
Un ſeul regard de Miſs, un ſeul ſon de ſa voix,
Me ſoutient, me conſole, & me charme à la fois.
Mon frere, j'en conviens ; oui, ſa ſeule préſence
Fait naître dans mon cœur la crainte ou l'eſpérance ;
Seule elle peut combler ou détruire mes vœux,
Et me rendre à jamais heureux ou malheureux.

ST. ALBANS.

Vous méritez que Miſs vous aime & vous adore...
Mais cependant mon pere ignore
Cette fortune abjecte où ſon fils eſt réduit.
Peut-être en l'apprenant, devenu plus ſenſible...

FLEINS, *l'interrompant.*

Mais s'il demeuroit inflexible,
Que ne craindrois-je point, ſachant qu'il eſt inſtruit ?...
Ah ! cachons à ſes yeux mon ſort & mon aſyle ...
Dans mon obſcurité tranquille
J'aurai pour ſeul témoin un frere généreux,
Sa fidele amitié me rendra trop heureux ;
Je lui découvrirai mon ame toute entiere ;
Je le dois. Vous aimiez... mon frere ! ô mon cher frere !
Vous aviez épanché votre amour dans mon ſein.
Rien n'a pu m'arrêter ; j'ai tout oſé pour plaire,
Et j'ai ſéduit le cœur que vous cherchiez en vain ;
Et loin de me haïr.. Quel excès de nobleſſe !
Vous avez pris pitié de ma tendre foibleſſe ;
En faveur de mes feux vous vous êtes vaincu,
Vous m'avez enhardi, protégé, ſecouru.
Aujourd'hui vous comblez notre reconnoiſſance,
Sans vous, ſans vos bontés qu'allions-nous devenir ?
Votre délicateſſe a ſu nous prévenir ;
Vous avez craint pour nous l'opprobre & l'indigence ;
Et vos dons généreux nous en ont préſervés.

ST. ALBANS.

Mes dons !... vous m'étonnez, Sir-James ; & vous savez
Que la dureté de mon pere
Ne m'a jamais laissé la liberté d'en faire.

FLEINS.

Quoi ! ces billets qu'on a payés pour nous ?

ST. ALBANS.

Je l'ignorois, & je l'apprends de vous.

FLEINS.

Vous l'ignoriez ?

ST. ALBANS.

Croyez en ma surprise.

FLEINS.

Vous l'ignoriez ?

ST. ALBANS.

Sans doute.

FLEINS.

Expliquez-moi pourquoi,
Comment, par qui ma dette m'est remise.

ST. ALBANS.

Vos questions me causent de l'effroi....
Quel horrible soupçon vient s'emparer de moi ?....
Mais Miss vous aime ; & quand un téméraire
Oseroit....

FLEINS, *l'interrompant.*

Ce soupçon m'éclaire.

ST. ALBANS.

Vous croyez....

FLEINS, *l'interrompant.*

Je pénetre au fond de ce mystere.
On achete ma honte ; on m'arrache le cœur....
Ah ! confirme ou détruis mon trouble & ma terreur.
Ce Dély, dont chacun vante le caractere,
Qui se pare à nos yeux d'une vertu sévere,
Parles. Crois-tu ? sais tu ?

ST. ALBANS.

Je ne sais rien, mon frere.
Calmez-vous ; rejettez un soupçon plein d'horreur.

FLEINS.

C'est lui. J'ai dû penser qu'il aspiroit à plaire.
Mais quoi, tant de raison, de sagesse & d'honneur !...
Ah ! je voudrois en vain douter de mon malheur.
On n'est point libéral sans espoir de salaire.
Un tel bienfait n'est rien qu'un bienfait mercenaire.
Mais j'apperçois ma femme ; elle vient sur nos pas ;
Mon frere, par pitié ne m'abandonnez pas.

SCENE II.

FLEINS, ST. ALBANS, MISTRISS.

FLEINS, *ſe contenant.*

Madame, ces billets, les avez vous encore?

MISTRISS, *avec tranquillité.*

Les voici.... Mais pourquoi cet air ſombre, agité?
Quel chagrin ſi preſſant vous trouble & vous dévore?

FLEINS *à Saint-Albans, lui mettant ſous les yeux les billets.*

Voyez; voyez: Dieu! quelle indignité!

MISTRISS, *avec douceur.*

Sir-James, répondez.

FLEINS.

C'eſt à vous de répondre.
Un bienfait ſi nouveau ſuffit pour me confondre.

ST. ALBANS *à Fleins, lui rendant les billets.*

Je l'avouerai, le fait eſt ſingulier.
(*à Miſtriſs.*)
Mais, malgré les ſoupçons, malgré les vraiſemblances,
Vous pouvez vous juſtifier,
Et démentir les apparences.

MISTRISS, *avec nobleſſe.*

Moi! me juſtifier!... je n'en ai pas beſoin.

FLEINS.

J'exige cependant que vous preniez le ſoin
D'expliquer à l'inſtant cette énigme à mon frere.

MISTRISS, *à* FLEINS.

Je le veux bien, Monſieur, & vais vous ſatisfaire.
(*à Saint-Albans.*)
Depuis un an que nous ſommes époux,
(*à part.*)
Sir-James, qui prétend m'eſtimer... Taiſons-nous;
Et cachons, s'il ſe peut, ſon foible involontaire...
Saint-Albans, nous devions ſept cents livres ſterling.
En voilà cinq qu'on nous remet ſoudain;
Vous avez dans les mains la dette & la quittance.
Et la ſeule Miſtriſs Valler...

ST. ALBANS.

Valler!

MISTRISS.

Oui; qui demeure auprès de Weſtminſter;
N'a pas renvoyé ſa créance.

FLEINS, *avec vivacité.*

Mais ce détail?...

MISTRISS, *l'interrompant.*

Permettez... j'avois cru

Qu'un frere ſeul auroit ſoulagé ma fortune . . .
Pardonnez mon erreur, hélas ſi c'en eſt une.
Et comment aurois-je prévu
Qu'un autre . . . Mais je vous aſſure
Qu'il m'eſt du moins très-inconnu.

FLEINS.

Cet inconnu, c'eſt Dély.

MISTRISS.

Je vous jure
Que je l'ignore.

ST. ALBANS *à Fleins.*

Ainſi qu'en pouvez-vous conclure ?

FLEINS.

Ce que j'en peux conclure ? . . . eh ! quoi ! ſuffira-t-il,
Pour ôter à mon cœur l'image du péril,
Qu'on ignore, ou peut-être . . .

MISTRISS.

Arrête:
Arrête . . . un mot de plus déchireroit mon cœur.
Si Milord eſt un ſéducteur,
Si ſon ame n'eſt point honnête,
On peut s'en fier à ma foi;
Mais, Sir-James, répondez-moi.
Auriez-vous bien cette fureur extrême ?
Et pourriez-vous vous dégrader vous même;
En dégradant l'objet que vous aimez ?
Craignez que des ſoupçons indignement formés . . . .
Vas; ne crains rien : je t'aime, & ne puis m'en défendre.
T'affliger, te punir, n'eſt pas en mon pouvoir.
Mais, au nom d'un amour ſi tendre,
Dont je fais mon bonheur, ma gloire, mon devoir,
Mon ami, fuyons une ville
Où les pieges trompeurs environnent nos pas,
Où les cœurs des humains ne ſe diſcernent pas.
Renfermons-nous dans un aſyle
Où nous ne reſpirons que l'amour & la paix.
Là, goûtant un bonheur tranquille,
Toujours près l'un de l'autre, & toujours ſatisfaits,
Nous aurons pour ſoutiens, dans notre vie obſcure,
Ces mortels fortunés, amis de la nature,
Qui tiennent de ſa main le calme & le repos,
Dont rien ne peut troubler l'ame innocente & pure,
Et qui vivent contents dans le ſein des travaux . . .
Viens, allons.

FLEINS, *dans les bras de Saint-Albans.*

O mon frere !... ô bonté trop extrême...
Je ſuis un monſtre, un lâche, un furieux;
Je n'oſe . . . .

MISTRISS

MISTRISS, *l'interrompant & avec bonté.*

Ah ! ne vas point t'avilir à tes yeux ;
On perd tout en ceſſant de s'eſtimer ſoi-même.

FLEINS.

Eh bien ! tu me vois à tes pieds.

MISTRISS, *le relevant.*

Sir-James embraſſe-moi ; je vois que ton cœur m'aime ;
Et tous tes torts ſont oubliés....
Vas chez nos créanciers ; & fais tout pour apprendre
De qui, pourquoi, comment ils ont été payés.
Eclaircis bien ce fait que je ne puis comprendre.

FLEINS.

J'y vole... mais pardonne un premier mouvement ;
De mes ſens égarés délire impardonnable,
Que je pleure à tes pieds, que tout mon cœur dément...
Oublieras-tu jamais combien je fus coupable ?

MISTRISS.

Tu ne l'eſt plus ; ces pleurs qui coulent de tes yeux,
Ces regrets ſi touchants, ces remords vertueux,
Me prouvent trop combien Sir Jame eſt eſtimable.

ST. ALBANS.

(*à part.*) (*haut.*)
Quel tableau pour mon cœur !.. mon frere, hâtez-vous.
(*à part.*)
Nous, courons chez Dély porter les derniers coups.

SCENE III.

MISTRISS, *ſeule.*

QUE je le plains ! mais que je l'aime !
Sa ſenſibilité fait ſeule tous ſes maux.
Qu'il ſait plaire & toucher !... Songe à ce que tu vaux ;
Sir-James, deſcends en toi-même,
Et tu perdras la défiance extrême,
Qui te fait craindre les rivaux...
Mais quoi ! Dély ; ce mortel eſtimable !...
Non ; d'un ſi vil projet Dély n'eſt point coupable !...
Il n'eſt que des eſprits frivoles & légers,
Qui pour de vains deſirs, pour des goûts paſſagers,
Troublent le cours heureux d'un hymen doux, paiſible ;
Egarent une femme aveugle & trop ſenſible ;
La ſevrent des plaiſirs attachés au devoir,
Et la laiſſent bientôt en proie au déſeſpoir.....
Qui frappe ? On entre.

SCENE IV.

MISTRISS un SERGENT.

LE SERGENT, *des papiers à la main.*

IL faut me ſuivre
Miſtriſs, ou dans l'inſtant acquitter ce billet.
C'eſt mon devoir : Voici votre décret.

MISTRISS, *à part.*

Sir-James ! quel affront ! tu n'y pourras ſurvivre !
(au Sergent.)
Monſieur ; mon époux eſt abſent.
Daignez l'attendre ; il revient à l'inſtant.

LE SERGENT.

Miſtriſs Valler n'a pas le temps d'attendre.
Mais Monſieur Fleins a-t-il deux cents pieces comptant ;
Non, ſans doute ; ainſi donc, Miſtriſs.

MISTRISS.

Ne puis-je prendre
Quelques arrangemens, & n'ai-je qu'un moment ?
J'ai des effets que l'on peut vendre.

LE SERGENT.

Miſtriſs, vous connoiſſez la loi.
Il faut payer, ou vous rendre chez moi.
Miſtriſs Valler eſt d'une impatience !
En moins d'une heure elle a porté votre billet,
Sollicité le Juge, obtenu le décret.

MISTRISS.

Quoi ! je n'ai donc plus d'eſpérance !

SCENE V.

Les Acteurs précédents, MILORD DELY.

MILORD.

MAdame !

MISTRISS *à part, avec trouble.*

C'eſt Dély !

MILORD.

Que veut cet homme-là ?

LE SERGENT, *(à Milord.)*

Tenez, Milord ; liſez le décret que voilà.

MILORD.

Un décret ! ...

MISTRISS, *vivement.*

Arrêtez.

LE SERGENT.

Ce n'eſt que deux cents pieces.

MILORD, *lui donnant l'argent à l'écart.*

Tiens mon ami, va payer, & nous laiſſe.

MISTRISS.

Non, Milord : cet excès de généroſité
Vous donne droit ſans doute à ma reconnoiſſance.
Mais vous ne vaincrez point ma juſte fermeté.
La perte de la liberté
N'eſt point le mal le plus grand de la vie !...
Si j'acceptois vos dons, ils feroient mon malheur ;
Croyez-en la terreur dont mon ame eſt remplie ;
Chaque moment ajoute à ma vive douleur.
Je tombe à vos genoux ; c'eſt moi qui vous ſupplie.
(*au Sergent.*)
Reſpectez mon refus... Monſieur, conduiſez moi.

LE SERGENT, (*à Milord en s'en allant.*)

Voilà tous les papiers.

SCENE VI.

DELY, MISTRISS.

DÉLY.

QUel eſt donc votre effroi ?

MISTRISS, *à part.*

Il part.... Ah ! malheureux Sir-Jame.

SCENE VII.

DÉLY, ST. ALBANS, MISTRISS.

MILORD.

SAint-Albans, raſſurez Madame.

MISTRISS.

Cruel bienfait.

ST. ALBANS.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

MILORD.

Madame, permettez... Saint-Albans, jugez-nous.
Par une pourſuite imprévue
Devois-je ſouffrir qu'à ma vue
On arrêtât Miſtriſs pour une dette ?

ST. ALBANS.

Eh quoi !
Milord a fait ce qu'on m'auroit vu faire ;

Miſtriſs; & Monſieur Fleins, j'en réponds ſur ma foi;
Rendra grace à Milord d'un prêt ſi néceſſaire.

MISTRISS.

Hélas!.... Souffrez, Meſſieurs, que j'aille le trouver;
Et qu'il ſache de moi ce qui vient d'arriver.

SCENE VIII.

ST. ALBANS, MILORD DÉLY.

MILORD.

QUe ſa délicateſſe eſt noble & reſpectable!

ST. ALBANS.

Milord, tout excès eſt blâmable.

MILORD.

Non, un pareil excès ne peut être blâmé;
La vertu qui s'alarme en eſt plus eſtimable.
Mais je ne ſais; ſon trouble m'a frappé;
Fleins eſt jaloux, ou je ſuis bien trompé.

ST. ALBANS.

Jaloux!

MILORD.

Qu'en pareille occurrence,
Une femme de qualité
Eût montré de la réſiſtance;
J'en ſerois peu ſurpris, grace à la vanité.
Mais que Miſtriſs, une ouvriere,
Pour qui la vanité n'eſt rien,
Se livre à la douleur, pleure, ſe déſeſpere,
Quand la ſimple pitié veut lui faire du bien,
Quand on veut la ſouſtraire à ſon ſort qui l'accable;
Si ſon mari n'eſt point jaloux,
Miſtriſs Fleins m'eſt inconcevable.

ST. ALBANS.

Je ſuis loin de la ſoupçonner;
Mais elle eſt jeune, intéreſſante, aimable;
Et je crois preſque deviner.
Quelqu'un dans le ſecret médite ſa conquête.
D'autres billets payés...

MILORD, *l'interrompant.*

C'eſt moi....

ST. ALBANS.

Vous... Je m'arrête.

MILORD.

Leurs beſoins m'étoient inconnus;
Et je n'en dois qu'à vous l'heureuſe découverte.
J'ai ſu, grace à vos ſoins, les ſauver de leur perte;
Ils ignorent la main qui les a ſoutenus.

Sir Saint-Albans, ignorez-la vous-même.

ST. ALBANS.

Votre bienfaiſance eſt extrême,
Milord; & dans ce ſiecle on ne penſera point...

MILORD, *l'interrompant.*

Epargnez-moi, de grace, ſur ce point
C'eſt une volupté bien douce & bien fondée,
Que ſecourir un malheureux.
Si vous me ſoupçonnez d'avoir une autre idée,
Cachez ce ſoupçon à mes yeux.
Aimer eſt un malheur; mais ſéduire eſt un crime...
Je ne crois pas aimer; du moins je ſais très-bien
Qu'un motif noble & légitime
M'intéreſſe à Miſtriſs, me conſole & m'anime;
Que l'honneur ſeul eſt tout, & que l'amour n'eſt rien....
Et quand l'amour ſeroit le bien ſuprême!
Quand j'aimerois!... irois-je, à ma honte enflammé,
Par un ſi vil moyen, m'aſſervir ce que j'aime?
Qu'en revient-il?... Le mépris de ſoi-même,
Et celui de l'objet dont on ſe croit aimé.
Mais, tendre au vrai mérite une main ſécourable,
Soutenir la vertu que le malheur accable,
Sans intérêt, ſans but, ſans motif perſonnel!
Voilà le vrai plaiſir, & le bonheur réel?
Sans vous, Sir Saint-Albans, ſans votre confidence
Ces deux infortunés n'avoient point d'aſſiſtance:
C'eſt vous qui les avez ſecourus par mes mains.
Continuez, achevez votre ouvrage,
Ranimez leurs eſprits; relevez leur courage;
Sur-tout, raſſurez-les, ami, ſur mes deſſeins.
La triſte & funeſte aventure,
Dont vos yeux & les miens viennent d'être témoins,
Peut au cœur d'un jaloux porter une bleſſure.

ST. ALBANS.

Je ſais quel droit vous avez à mes ſoins,
Et ce que je me dois en cette conjoncture.

SCENE IX.

MILORD *ſeul.*

ET nous cachons à tous les yeux
D'un cœur trop agité les troubles odieux.
Honorons la vertu, reſpectons l'innocence,
Et rendons-leur hommage au moins par mon ſilence.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ST. ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

OUi ce dernier bienfait décele les premiers.
Je le vois, je le ſens, vous déſillez ma vue.
Le déſaveu conſtant de mes deux créanciers.
Tenoit ma raiſon ſuſpendue :
Mais ce cruel & fatal incident
Doit éclairer mon fol aveuglement ;
Et fixer pour jamais mon ame irréſolue.
Un fait explique l'autre ; & j'ignore comment
J'ai pu ſur ce ſujet m'oublier un moment.

ST. ALBANS.

Qu'importe un vain projet ?... Miſtriſs eſt vertueuſe.

FLEINS.

Rien ne peut égaler ſa vertu généreuſe.
Mon frere, ſi vous aviez vu
Combien ſon ame eſt innocente & pure ;
De quel ton vrai, ſimple, ingénu
Elle me confioit ſa funeſte aventure !...
Non, je ne dois jamais la ſoupçonner.
Mais ce Milord, oſer furtivement donner ?...
Dans l'ombre du ſecret préparer mon injure ?
Puis-je jamais lui pardonner ?

ST. ALBANS.

Mon frere, écoutez-moi ; j'en ai trop dit peut-être ;
Et peut-être Milord n'eſt-il que généreux.
Le cœur peut ſe tromper, & Dély...

FLEINS, *l'interrompant.*

N'eſt qu'un traître.
Je ſais que voyant ſous ſes yeux
Traîner une femme éperdue,
Il a pu de ſon bien lui ſauver la priſon.
Un bienfait ſi public éloigne tout ſoupçon ;
Je l'ai dit à ma femme, & l'en ai convaincue...
Mais ſonder des ſecrets qu'on dérobe à ſa vue !
Aller à mon inſu trouver mes créanciers,
Leur payer mes billets de ſes propres deniers,
Exiger d'eux le plus profond ſilence...
Jugez ſi ſes bienfaits ne ſont point une offenſe ;
Jugez ſi j'ai le droit de le haïr !

ST. ALBANS.

Je ne prendrai point ſa défenſe;
Je ſuis pourtant forcé de convenir
Que, voulant démêler le motif qui l'anime,
Je n'ai rien vu de clair... de précis.... rien enfin...

FLEINS.

S'il étoit innocent, ſeriez-vous incertain?
Votre doute l'accuſe, & conſtate ſon crime....
C'en eſt fait; je ne puis ſupporter mes ennuis.
Je vais me déclarer; il ſaura qui je ſuis.
Il apprendra, par la main de Sir-James,
Le reſpect & l'honneur qui ſont dus à ma femme.

ST. ALBANS, *étonné.*

Quoi! vous allez....

FLEINS.

Je vais me découvrir.
Mon nom connu de lui doit étouffer ſa flamme.
Et, s'il perſiſte à la nourrir!...

ST. ALBANS.

Songez-vous au danger que vous allez courir?
Craignez, en vous nommant d'en être la victime.
Votre hymen n'eſt pas légitime,
Vous le ſavez; la loi depuis deux ans.
Briſe les nœuds formés ſans l'aveu des parens.
Ces nœuds contiendront-ils un amant téméraire?
Vous allez vous nommer... mais que dira mon pere;
Lui, qui met la foibleſſe au nombre des forfaits!
Lui, chef de la juſtice, & juge très-ſévere,
Lorſque de votre hymen il verra ces effets;
Lorſqu'il verra ſon nom flétri par la miſere,
Et ſon fils accuſé d'un acte violent,
Qui répugne à nos mœurs, & que la loi défend?

FLEINS.

Eh bien! reſtons cachés dans une nuit obſcure....
Mais, quoi! Fleins ne peut-il prévenir ſon injure?
Ne peut-il s'oppoſer à ce qu'un ſéducteur
Vienne obſéder ſa femme, & dépraver ſon cœur?
Ne peut-il d'un Milord éprouver le courage?
Que dis-je?... ô déſeſpoir! ô trahiſon! ô rage!
Ses dons me retiennent le bras.
Je ne peux prévenir ni venger mon outrage.

ST. ALBANS.

Sir-James, le malheur environne vos pas.
Vos ſoupçons vont s'étendre & flétrir votre épouſe;
Et, juſqu'où peut aller votre fureur jalouſe?
Un caractere vif, bouillant, impétueux
N'écoute rien, porte tout à l'extrême;
Ravage tout dans ſon cours orageux,

Et n'eſt que trop ſouvent victime de lui-même...
Je penſe comme vous ; je ſens qu'il eſt affreux
De devoir ſon bien être à l'homme qu'on déteſte.
Je veux vous delivrer de ce fardeau funeſte.
Je n'ai rien ; mais j'ai des amis ;
Et dans ce jour tout vous ſera remis.

FLEINS.

Mon frere !... quel bonheur ! quelle joie imprévue !

ST. ALBANS.

Mais j'exige de vous une condition.

FLEINS.

Croyez...

ST. ALBANS.

Promettez-moi de fuir l'occaſion
D'un entretien dont je craindrois l'iſſue ;
Fuyez Milord, & redoutez ſa vue.

FLEINS.

Mais quoi ! s'il me prépare un affront ſolemnel !
S'il perſiſte à nourrir un projet criminel....

ST. ALBANS.

Vous ſaurez tout. Nous nous trompons peut-être ;
Mais de vos mouvemens vous n'êtes point le maître ?
Votre cœur trop ardent ne peut ſe contenir.
Il faut plus de ſang froid pour obſerver un traître.
Parlez-moi juſte : avant d'agir
Je veux ſavoir où vous en êtes.
Ces noirs ſoupçons, & ces fureurs ſecretes ;
Les avez-vous montrés aux yeux de Miſs Vorthy ?
Sait-elle juſqu'où vont vos terreurs inquietes ?
Sait-elle à quel excès vous haïſſez Dély ?

FLEINS.

Je l'ignorois moi-même. Hélas j'étois tranquille.
Quand vous êtes entré, bien moins époux qu'amant ;
Nous étions tous les deux dans ces épanchemens,
Où l'ame ouverte aux plus doux ſentimens
Voit tout ſous un aſpect agréable & facile.
Ma main avoit ſéché ſes pleurs,
Et diſſipé ſes naïves terreurs.
Je blâmois ſa délicateſſe.
Bien loin d'alarmer ſa tendreſſe,
Moi-même je la raſſurois.
J'étois plein de ma joie, & je la conjurois
De voir mon bienfaiteur, de le revoir ſans ceſſe ;
De lui rendre l'honneur que l'on doit aux bienfaits.
Je reſpectois Dély ; je vantois ſa nobleſſe ;
De bonne foi je l'admirois.
Vos ſeuls diſcours ont détruit mon ivreſſe.

ST. ALBANS.

Ah ! tant mieux ! puiſque rien n'a pu les prévenir ;
De leurs vrais ſentimens on pourra s'éclaircir,
Et ſouvent un rien nous éclaire.

FLEINS.

Loin de me raſſurer, vous me glacez d'effroi.
Je l'avouerai : ma femme à tel degré m'eſt chere !
Je vous déteſterois, ſi vous n'êtiez mon frere.
Pardonnez : je ſais trop tout ce que je vous dois.
Vous êtes, vous ſerez mon ange tutélaire ;
Et vos yeux éclairés ſur mes vrais intérêts
Détourneront de moi mille piéges ſecrets.
Je vous quitte, mon frere ; ayez ſoin de ma vie.
Mon honneur eſt le vôtre, & je vous le confie.
Sur tout ne cherchez point à flatter mon erreur.
J'ai beſoin d'être ſûr que ma femme eſt fidele :
Et plutôt que nourrir dans le ſein de l'horreur
Une incertitude cruelle ;
J'aimerois mieux la voir, ſans reſpect, ſans pudeur ;
M'accabler de ſa honte, & déchirer mon cœur.

SCENE II.

ST. ALBANS *ſeul.*

JE le vois : ſes fureurs combleront mon attente.
Je le tiens dans mes fers, & ma haine eſt contente.
Le perfide ! ſa vaine & tardive amitié
Excite mon courroux, & non pas ma pitié.
Plus il oſe m'aimer & me traiter en frere ;
Plus je ſens contre lui redoubler ma colere.
Quel eſt de mon deſtin le fatal aſcendant !
C'eſt moi ; moi ſon rival qui ſuis ſon confident.
Je m'attache à ſes pas... & pourquoi ? .... pour entendre
Les récits inſultans de l'amour le plus tendre....
J'aime ; je ſuis forcé d'étouffer mon amour.
Je hais ; je ſuis forcé de contraindre ma haine....
Tous les tourmens du cœur me mettent à la gêne ;
Chaque jour, chaque inſtant appéſantit ma chaîne....
Puiſque vers le bonheur il n'eſt plus de retour,
D'autres que moi ſeront malheureux à leur tour.

SCENE III.

ST. ALBANS, MILORD DÉLY.

MILORD.

EH bien ! Sir Saint-Albans !...
Que penſe-t-il ? Quels ſont ſes ſecrets ſentimens ?

ST. ALBANS.

Vous l'aviez pénétré ; j'ai honte de le dire ;
Il eſt jaloux. L'affaire du décret
De vos premiers bienfaits a trahi le ſecret.
Il vous ſuppoſe enfin le projet de ſéduire.

MILORD.

Mais quoi ! n'avez-vous pas raſſuré ſon eſprit ?
Vous ſavez mes motifs.

ST. ALBANS.

Et que n'ai-je point dit ?
Mais comment éclairer la ſombre jalouſie ?
Comment adoucir ſon tourment ?

MILORD.

Je dois ſeul diſſiper ce triſte aveuglement,
Et calmer le ſoupçons dont ſon ame eſt ſaiſie.
Je vais l'attendre.

ST. ALBANS.

Ah ! laiſſez-moi, Milord
Ramener par degrés cet eſprit difficile.
Une explication me paroît inutile.
Et qu'y gagnerez-vous ? Que de l'aigrir encor.

MILORD.

Quoi ! le ton de la confiance,
Un aveu ſimple & pur dicté par la candeur...

ST. ALBANS, *l'interrompant.*

Aux regards d'un jaloux plein de ſa défiance,
Ne ſont rien qu'un piege trompeur.
Nous ne ſavons pas tout. Miſtriſs Fleins en alarmes...
J'ignore ſi j'ai lu dans le fond de ſon cœur ;
Mais j'ai vu de ſes yeux échapper quelques larmes.

MILORD.

Vous penſeriez...

ST. ALBANS.

Miſtriſs fait cas de la vertu.
Mais le cœur a des droits, le cœur veut être ému.
Elle cache peut-être une peine ſecrete.

MILORD.

Ce que vous dites-là m'afflige & m'inquiete.
Je ſuis bien loin de mériter,
Bien loin même de ſouhaiter

Ce qu'un autre voudroit acheter de ſa vie....
Aux regles du devoir mon ame eſt aſſervie :
Mes principes ſont ſurs.

ST. ALBANS.

Qui peut s'y refuſer ?
Les principes, Milord, ſont un frein reſpectable ;
Mais, quoi ! le ton reçu, les mœurs d'un ſiecle aimable,
Nous offrent des plaiſirs dont nous pouvons uſer.
Et comment cenſurer une erreur agréable ?

MILORD.

Et comptez-vous pour rien l'exacte probité ?
Le reſpect ſi ſacré des nœuds du mariage ?
L'ordre public ? Les loix de la ſociété ?

ST. ALBANS.

Mon cœur a des deſirs qu'il ſent bien davantage.
J'aime, je ſuis aimé ; Milord, voilà mes droits,
Ils ſont indépendans des loix.
Si la ſociété contredit la nature,
A qui dois-je obéir ?... Mais, Milord, je le veux ;
Révérons dans nos loix la raiſon la plus pure,
Eſtimons leurs motifs, & reſpectons leurs nœuds.
Pourquoi voudriez-vous, à vous-même contraire,
Et plus qu'elles enfin rigoureux & ſévere,
Etouffer vos deſirs, tourmenter votre cœur ;
A vaincre votre amour, placer votre grandeur ?
Suppoſez un Anglois convaincu d'adultere ;
La honte & le ſupplice en ſont-ils le ſalaire ?
Dans l'eſprit du public eſt-il déshonoré ?
Aimons donc, cher Milord, aimons à notre gré :
L'auſtérité n'eſt point notre partage ;
Laiſſons le vain ſcrupule ; & d'un œil raſſuré
Choiſiſſons des vertus qui ſoient à notre uſage.

MILORD.

O mes concitoyens, qu'allez-vous devenir...
Si vous goûtez de ſemblables maximes,
Vous voilà, grace au ciel, purgés de tous les crimes,
Et vous n'avez plus à rougir !
Sir Saint-Albans, je ſuis capable de foibleſſe ;
Mais je n'ai point la criminelle adreſſe,
De cacher ma faute à mes yeux,
Et de la revêtir d'un voile ſpécieux.
Qu'eſt-il beſoin de vous répondre !
Jettez les yeux autour de vous ;
Tout dépoſe pour moi ; tout ſert à vous confondre.
Voyez des femmes, des époux,
Traînant avec horreur la chaîne qui les lie,
Uſer dans les remords leur malheureuſe vie :
Voyez l'honneur, la bonne foi,

L'eſtime & l'amitié déſerter les familles ;
Les meres devenir jalouſes de leurs filles ;
Les peres détourner la vue avec effroi,
Et dans leur doute affreux, repouſſer la nature....
Les devoirs méconnus, vengés avec uſure ;
Nulle pudeur, nul frein ; des travers, des erreurs ;
Et le plaiſir détruit, auſſi bien que les mœurs.
Voilà le fruit de vos maximes !
Voilà comme enfantant les malheurs & les crimes,
Vos principes ont tout perdu !....
Qu'une femme ſage & bien née,
D'un nœud mal aſſorti, victime infortunée ;
Après avoir vainement combattu,
Succombe à ſa foibleſſe, & manque à la vertu ;
Je la plains... Mais par ton, par goût, ou par ſyſtême,
Trahir tous ſes devoirs, & ſe trahir ſoi-même....
Qu'un monde vain, frivole, oſe s'en applaudir ;
Vous & moi, Saint-Albans, nous devons en rougir.

ST. ALBANS.

De tous vos ſentimens j'admire la nobleſſe ;
Et je vous abandonne un monde corrupteur.
Mais, vous en convenez : ſans bleſſer la ſageſſe,
On peut plaindre un objet formé pour le bonheur ;
Qui preſſé ſous le poids d'un injuſte hymenée,
Ne reſpire que la terreur ;
Et qui de ſes devoirs, victime infortunée,
N'a pas même le droit d'avouer ſon malheur....
On lutte, mais en vain, contre ſa deſtinée,
Et l'on finit toujours par en croire ſon cœur.

SCENE IV.

MILORD DÉLY, *ſeul.*

AI-je bien compris ſa penſée ?...
De quel étonnement je demeure frappé !
Non, non ; cela n'eſt point ; Saint-Albans s'eſt trompé.
Une femme honnête & ſenſée,
Excuſe les tranſports jaloux,
Et ſouffre avec douceur les torts de ſon époux.
Mais moi ; moi, ſi j'oſois deſcendre dans moi-même...
Pardon, Miſtriſs ; ſi mon reſpect ſuprême,
D'un penchant criminel ne m'a point garanti ;
Aux troubles de mon cœur je n'ai point conſenti.
Vous avez ignoré mon crime involontaire ;
J'ai ſu me réprimer, me punir & me taire...

Quel ſeroit donc grand Dieu ! mon funeſte deſſein ;
Si ce fatal ſecret s'échappoit de mon ſein !
Et comment ſupporter mes remords & ma honte,
Si, vaincu par un feu que la vertu ſurmonte,
J'oſois.... Fuyons.... mais je la vois.
O vertu que j'implore ! ô vertu ! ſoutiens-moi.

SCENE V.

MILORD DÉLY, MISTRISS.

MISTRISS, *revenant de l'intérieur de la maiſon.*

Milord, vous me voyez pénétrée & confuſe,
Je ne puis ſoutenir l'excès de vos bontés ;
Vos bienfaits....

MILORD, *l'interrompant.*

Pardonnez à mes témérités.
Votre infortune eſt mon excuſe...
Calmez-vous ; ce n'eſt point un don :
C'eſt un prêt ſeulement que j'ai voulu vous faire.
Vous ſouffriez ; l'inſtant, l'occaſion,
Tout vous rendoit mon ſecours néceſſaire ;
J'ai pu vous être utile, & je ſuis trop heureux.

MISTRISS.

Je bénis votre caractere,
Milord ; il eſt ſenſible, honnête & généreux.
L'honneur ſeul vous conduit ; il eſt votre ſalaire.
Vos bienfaits ne font point rougir,
Et ſeul vous poſſédez l'art heureux de jouir.

MILORD, *troublé.*

Ah ! Miſtriſs.

MISTRISS.

Non, Milord ; je dis ce que je penſe.
La plus juſte reconnoiſſance
Ne peut altérer ma candeur.
Si d'un côté l'on m'offroit l'opulence,
Les titres éclatants, la ſuprême grandeur ;
Et de l'autre, cette ame pure,
Dont les vertus honorent la nature.
Je laiſſerois le trône, & prendrois vos vertus.
Vous rougiſſez, & vous ſemblez confus !
Pourquoi me faire cette injure.
Ah ! laiſſez-moi du moins la gloire & le plaiſir
D'admirer vos bontés, de leur rendre juſtice.
Oui ; me taire & vous obéir
Ce ſeroit pour mon cœur un trop grand ſacrifice.

Goûtez, Milord, goûtez l'avantage flatteur
De mériter votre propre ſuffrage ;
Et que puiſſe du Ciel le regard protecteur....,
MILORD, *l'interrompant, & avec le plus grand déſordre*;
Madame ; par pitié ſuſpendez ce langage.
Je ne mérite pas vos vœux & votre hommage.
Je m'avilis moi même à ſouffrir votre erreur ;
Je n'y puis réſiſter ; la honte eſt dans mon cœur.
Haïſſez ; mépriſez... mais j'atteſte l'honneur ;
J'atteſte en frémiſſant la vertu que j'outrage ;
J'ai fait pour me dompter d'inutiles efforts ;
Croyez-en mon reſpect, mon trouble & mes remords ;
N'écoutez point, Madame, un aveu qui vous bleſſe ;
Détournez des regards ſi purs, ſi vertueux,
Du malheureux, qu'entraîne une fatale ivreſſe ;
Et qui, malgré la voix du remords qui le preſſe,
Forme peut-être encor les plus coupables vœux.
MISTRISS.
Eſt-ce bien vous !... eſt-ce à moi !... je m'étonne...
Milord, vous m'inſultiez, & vous me l'apprenez.
Reprenez, reprenez vos dons empoiſonnés ;
Sortez, & que jamais..
MILORD.
Le trouble m'environne.
Qu'ai-je dit !... qu'ai-je fait !.. Madame écoutez-moi.
MISTRISS.
Vous écouter ?... comment ? pourquoi ?
Oubliez-vous que je ſuis mariée ?
Que le nœud le plus ſaint m'a pour jamais liée ;
Que j'aime mon époux, que mon cœur l'a choiſi ;
Que je ſuis criminelle en vous ſouffrant ici ?
Malheureux ſéducteur ! homme faux & perfide !
Vous voilà confondu parmi ces vils humains,
Des malheurs de mon ſexe artiſans inhumains ;
Qui promenant leurs vœux que la vanité guide,
Sur les nœuds de l'hymen répandent les dégoûts,
Diviſent les parens, ſéparent les époux ;
Et ne laiſſent par-tout, ſur leur affreux paſſage,
Que des infortunés, devenus leur ouvrage...
Mais non, Milord, & j'aime à mieux penſer de vous.
Vous vaincrez votre amour : oui vous aurez la gloire
De remporter ſur vous cette heureuſe victoire.
Quel fruit recueille-t-on d'une ſi vaine erreur ?
Où la vertu n'eſt point, eſt-il un vrai bonheur !...
O vous, dont toute l'Angleterre
Doit reſpecter un jour les mœurs, la probité ;
Vous, qui portez un nom cher à l'humanité,
Qui des infortunés devez être le pere,

Pourriez-vous renoncer au nom de bienfaiteur ;
Pour celui d'un eſclave, & d'un vil corrupteur ?

MILORD.

Je ne tromperai point vos vœux & votre attente ;
Madame, je révere un ſi juſte courroux ;
J'admire une bonté ſi noble & ſi touchante.
Puiſſe mon repentir m'élever juſqu'à vous !
Et puiſſe-t-il, frappant votre cœur magnanime,
M'aider à recouvrer votre premiere eſtime !

MISTRISS.

Milord, plus vous me connoîtrez ;
Plus vous regretterez de m'avoir affligée.
Laiſſez-moi.

(*Elle rentre dans l'intérieur de la maiſon.*)

SCENE VI.

MILORD DÉLY, *ſeul.*

QUoi ! c'eſt moi qui l'ai donc outragée !...
Quoi ! j'ai pu violer les droits les plus ſacrés !
J'ai pu, dans les tranſports d'un aveugle délire....

SCENE VII.

MILORD, DÉLY, Sir ST. ALBANS.

Milord DÉLY.

O Saint-Albans !

ST. ALBANS.

Hâtez-vous de m'inſtruire.
Je ſuis épouvanté du trouble où je vous voi.

MILORD.

Je ſuis au déſeſpoir.

ST. ALBANS.

Vous ! comment donc ? pourquoi ?

MILORD.

J'aimois ; vous l'avez dû juger par ma contrainte.
Et je puis maintenant vous l'avouer ſans crainte.
Ce malheureux amour alloit ſe conſumer,
Mais un moment d'erreur a ſu le rallumer ;
J'ai fait l'aveu d'une coupable flamme.
Cet aveu déchire mon ame ;
Et je n'ai plus le droit de m'eſtimer.

ST. ALBANS.

Vous?...

MILORD.

Avec quelle ardeur & quelle véhémence;
Elle a de mes tranſports réprimé l'inſolence!
Que ſon reſſentiment lui donnoit de grandeur!
Quel mêlange inoui de force & de douceur!...
Non, contre mes remords je n'ai point de courage,
Et je ne peux jamais réparer mon outrage.

ST. ALBANS.

Jamais!... Pourquoi cet excès de douleur?
Que votre vertu vous raſſure,
Le remords efface l'injure.
Pour accorder avec votre devoir
L'amour dont un cœur noble avec raiſon s'offenſe;
Il eſt un ſûr moyen que je crois entrevoir...
Oui, Milord, reprenez le calme & l'aſſurance;
J'ai partagé vos torts, je dois les réparer;
Venez chez moi.

MILORD.

Comment!... quelle apparence?

ST. ALBANS.

Je dois rompre enfin le ſilence:
Je vous dois une entiere & pleine confidence.
Venez ſur votre ſort je vais vous éclairer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ST. ALBANS, *ſeul.*

MEs vœux ſont ſatisfaits; & je tiens ma vengeance;
J'ai recueilli le fruit de ma perſévérance.
Sir-James ne vient point; qu'il me tarde à le voir?
Le tranſport où je ſuis ne ſe peut concevoir.
Lui, qui ſans éprouver ma rage & ma contrainte,
Poſſédoit, aimoit à ſon gré,
Le bien qui m'appartient, le bien que j'adorai,
Le bien que m'a ravi ſa trop coupable feinte!...
Quel retour imprévu! quel réveil plein d'horreur!
Que ſon bonheur paſſé va croître ſon malheur!
Il vient.

SCENE

SCENE II.

ST. ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

EH bien ! diſſipez-vous ma crainte ?
Des bienfaits de Milord n'ai-je plus à rougir ?
Parlez : connoiſſez-vous ce qui le fait agir ?

ST. ALBANS.

Vous avez ſagement évité leur préſence ;
Et j'ai mis à profit le temps de votre abſence.
Mais, mon frere, écoutez : un eſprit ferme & grand ;
Regarde les revers d'un œil indifférent ;
Le ſort peut contre lui déployer ſa furie ;
Mais aucun de ſes traits n'empoiſonne ſa vie.

FLEINS.

Vous me faites frémir.

ST. ALBANS.

Je ſors d'avec Dély,
Je vous plains.

FLEINS.

Terminez ma vive inquiétude ;
Je ne puis demeurer dans cette incertitude.

ST. ALBANS.

J'ai tout oſé, j'ai fait tout près de lui ;
Sa prudence a long-temps éludé mon adreſſe ;
Mais enfin j'ai ſurpris l'aveu de ſa tendreſſe ;
Il l'aime, elle le ſait... il vouloit à l'inſtant,
Lui faire parvenir un billet important.

FLEINS.

O trahiſon !... Mais quoi ! ne pouviez-vous, mon frere,
Reſpectant mon repos, & l'honneur de Miſtriſs,
Souſtraire à ſes regards un écrit téméraire ?

ST. ALBANS.

Le voici... mais je crains.

FLEINS, *avec une perſuaſion affectée.*

Raſſurez vos eſprits.
Ma femme eſt vertueuſe, un perfide adultere
N'en a pu recevoir que haine & que mépris,
Cette lettre en ſera la preuve la plus claire ;
Donnez.

ST. ALBANS, *lui donnant la lettre.*

Vous m'y forcez.

FLEINS, *lit.*

» Mon amour va ſatisfaire enfin votre vertu ; je vous offre
» ma main, daignez l'accepter, & rendre heureux le plus

» passionné des hommes. Votre mariage eſt nul par la loi.
» Votre époux a abuſé de votre inexpérience, vous a dé-
» vouée à l'infortune, & comble vos malheurs par une ja-
» louſie offenſante. Ces liens . . . *que vous haïſſez !* . . . . ſeront
» briſés. On me promet l'aveu de vos parens. Je ne paroîtrai
» plus chez vous . . . Je paſſe le reſte de l'après-midi au Café
» de Wil, où je vais attendre avec impatience votre réponſe.
DÉLY. »

Je reſte anéanti.
Ai-je bien lu ? . . . Mes yeux . . . ô cruelle Vorthy !

ST. ALBANS.

Vous en croyez trop-tôt l'effroi qui vous accable.
Et peut-être Vorthy n'eſt-elle point coupable.
Milord eſt amoureux. Un cœur préoccupé
Par ſes propres deſirs eſt aiſément trompé :
On eſt foible, on s'aveugle, on croit ce qu'on eſpere.

FLEINS.

Oui, vous avez raiſon : embraſſez-moi, mon frere ;
Oui, chaſſons loin de nous une vaine terreur ;
Eloignons de mon cœur cette image cruelle.
Et que me fait à moi ce billet plein d'horreur ? . . .
Ah ! j'en crois ſes vertus, ſa bonté, ſa candeur.
Vorthy ne m'eſt point infidelle.
Voudroit-elle aujourd'hui détruire mon bonheur,
Elle qui, juſqu'ici ſenſible à mon ardeur,
A tout ſacrifié, rang, dignité, fortune,
D'un pere qu'elle aimoit, encouru la rigueur,
Subi, ſans murmurer, la miſere importune !
Ah ! mes ſoupçons me font horreur.
Plutôt périr cent fois que de lui faire injure !
Ce ſeroit outrager la vertu la plus pure.

ST. ALBANS.

J'aime ce mouvement de généroſité.
Il eſt noble, il eſt juſte ; il vous rend eſtimable.
Et de quoi n'eſt-on pas capable
A l'âge de Milord, à cet âge emporté ? . . .
Les beſoins de Miſtriſs, & ſon obſcurité ? . . .
Ont enhardi, ſans doute, un eſpoir trop coupable.
Quant au ſens du billet . . .

FLEINS.

Eh bien !

ST. ALBANS.

La vanité
Aura trompé Dély . . . Sa lettre nous annonce
Qu'il connoît vos tranſports jaloux,
Qu'il ſait que Miſs ſe plaint de vous :
Cela peut vous troubler ; mais voici ma réponſe.
Oui : Miſs, qui lui ſuppoſe un grand fond de vertu,

A pu, ſur des ſecrets d'une telle importance,
S'épancher avec confiance :
Lui, dont le cœur eſt prévenu,
Et qui ne cherche enfin qu'à s'aveugler lui-même...

FLEINS.

Mais cette confiance extrême
De la part d'une femme, & ſur de tels objets
N'annonce-t-elle pas des ſentimens ſecrets ? ...
Mon cœur frémit à cette idée.
Ces liens que vous haïſſez,
Lui dit-il, *vous être briſés.*
Ah ! ma terreur eſt trop fondée.
Ce Dély connoît tout ; il connoît mes malheurs,
Mon hymen, mon état, mes ſecretes douleurs :
Leur accord eſt certain, ma perte eſt décidée.
Ils ſont d'intelligence à ſe tromper tous deux...
Je le vois, la vertu n'eſt qu'un pur artifice ;
La candeur n'eſt qu'un piege adroit & dangereux.
Mais, que dis-je ? eſt-ce à moi d'invoquer la juſtice ?
Eſclave d'un penchant qui m'impoſoit la loi,
Trop foible contre un cœur qui ſe donnoit à moi,
J'ai trompé votre amour & votre confiance ;
Vous êtes bien vengé !

ST. ALBANS.

Mépriſez une offenſe
Qui va vous rendre à nous, & vous rendre à l'honneur.
Venez aux pieds d'un pere abjurer votre erreur.

FLEINS.

J'étois jaloux ?.... Avois-je tort de l'être ?...
Hélas ! je preſſentois mes horribles deſtins.
Mais du moins j'étois vrai, même dans mes chagrins,
Et j'étois tel au fond qu'on me voyoit paroître.
Je n'avois point cet art coupable & ſuborneur.
De feindre la pitié, la bonté, la candeur ;
D'affecter ſans pudeur les plus nobles tendreſſes,
D'enchaîner à mes pieds, par mes fauſſes careſſes,
L'objet infortuné que je voulois trahir.
Parjure, tu peux me haïr ;
Tu peux briſer les nœuds où j'attachois ma vie ;
Tu peux d'un autre hymen mendier la faveur ;
Jamais l'injuſte amant dont tu cherches le cœur
N'aura ni mon amour, ni mon idolâtrie ! ...

ST. ALBANS.

Sir-James, ſoyez juſte, & jugez vous !... Enfin
Vous n'avez ni grandeur ni fortune en partage.
Votre pere, irrité d'un hymen clandeſtin,
Vous exclut de ſon héritage.
Milord eſt riche ; il eſt titré :

Peut-il n'être pas préféré ?...
Votre malheur vous ſert, & vous réconcilie ;
Rompez avec dédain la chaîne qui vous lie :
Oubliez une ingrate, & ſon perfide amant.
Venez, ne tardez plus.

FLEINS.

Moi ! que je les oublie !...
Ainſi donc, achevant leur noire perfidie,
Ils ſeroient à ma vue heureux impunément !
J'ouvrirois le champ libre à mon ignominie,
Et de leur vil hymen je ſerois l'inſtrument !...
Ce cœur n'a pas encore perdu le ſentiment.
L'ingrate me rendra compte de mon injure,
Et ne goûtera pas le fruit de ſon parjure.

ST. ALBANS.

Gardez-vous d'écouter ce juſte mouvement ;
Dans votre cœur bleſſé je vois ce qui ſe paſſe...
Un duel en ces lieux eſt un aſſaſſinat ;
L'agreſſeur eſt puni, quel que ſoit ſon état ;
Et la loi n'admet point de grace.

FLEINS.

Que m'importent à moi des jours déshonorés !...
Vengeons-nous & mourons... Mais que dis-je ! ô mon frere,
Mon frere, pardonnez à mes ſens égarés !
Sais-je ce que je veux ? ſuis-je encore à moi-même ?
Que n'ai-je comme vous, cette force ſuprême,
De dompter la nature, & de régner ſur moi ?...
Mais votre exemple enfin va devenir ma loi,
C'en eſt fait, je le veux ; oui, j'aurai le courage
D'oublier mon amour, enſemble & mon courage.
Mais mon frere, pardon, vous me voyez diſtrait.
L'attention fatigue un eſprit inquiet.
Et j'ai beſoin de ſolitude.

ST. ALBANS.

J'en eſpere un heureux effet,
Et vous quitte ſans crainte & ſans inquiétude...
Que le calme du cœur ſoit votre unique étude ;
Je vais preſſer l'emprunt dont vous avez beſoin.

FLEINS.

Pardon, mon frere.

ST. ALBANS.

Epargnez-vous ce ſoin.

SCENE III.

FLEINS, *ſeul.*

ME voici ſeul, & Dély n'eſt pas loin.
Tu ne jouiras pas, perfide,
De mon opprobre, & de mon déſeſpoir;
C'eſt le devoir, c'eſt l'honneur qui me guide.
Puniſſons, puniſſons un attentat ſi noir;
Courons, & que le traître expire;
Que ſon indigne amante...

(*Il entend du bruit; s'interrompt; met dans ſa poche la lettre; s'il ne l'a pas déjà ſerrée; Miſtriſs revient de l'intérieur de la maiſon ſur la ſcene.*)

SCENE IV.

MISTRISS, FLEINS.

MISTRISS.

AH! mon ami, c'eſt toi!
Eh! quoi! tu n'as rien à me dire?
Mais, quel eſt donc l'état où je te voi?
Si j'en crois tes regards, ton maintien, ton viſage...

FLEINS.

L'extérieur abuſe & trompe trop ſouvent,
Et le cœur des humains n'eſt qu'une fauſſe image.

MISTRISS.

Quel eſt ce langage étonnant?
Ecoutez... Non; écoute, & raſſure mon ame;
N'es-tu plus mon ami, mon époux, mon amant?
Vorthy n'eſt-elle plus ta maîtreſſe & ta femme?
Au nom du tendre ſentiment
Qui me tient lieu de tout, & qui charme ma vie,
Diſſipe ce noir mouvement.
Seroit-ce de la jalouſie?
Parle... Eſt-il des chagrins qu'il me faille cacher?
Si du moindre ſoupçon ton ame étoit ſaiſie,
(*Montrant ſon cœur.*)
Tu le ſais bien: c'eſt-là que tu dois t'épancher.

FLEINS.

Je n'en ai plus.

MISTISS.

Eh bien! ſi tu me rends juſtice;

Si tu n'as plus ſur moi de doute injurieux,
Pourquoi cacher ton cœur & ta peine à mes yeux ?
Quoi ! regretterois-tu le tendre ſacrifice,
L'abandon généreux de ton rang ; de ton bien ?
Es-tu las d'un état ſi différent du tien ?...
Mon pere m'aime, il finira nos peines.
De la perſévérance, & nous ſerons heureux.

FLEINS.

Heureux !... Ah ! Dieu !...

MISTRISS.

Pourquoi ce déſeſpoir affreux ?
Un ſeul inſtant peut terminer les haines.
Un pas de Milord Saint-Albans
Lui rendra pour jamais l'amitié de mon pere.
Mon cher ami, j'eſpere en votre frere.
Il peut nous appuyer... Il peut, en attendant,
Rendre à Dély....

(Fleins lui lance un regard qui l'interrompt ; il va ouvrir une armoire.)

MISTRISS, *à part.*

La terreur m'a frappée !

(Allant après Fleins.)

Cher époux.

FLEINS, *ſans l'écouter, & mettant une épée.*

C'en eſt fait !

MISTRISS.

Pourquoi prendre une épée ?

FLEINS, *concentré.*

Je ne ſais... Mais, Miſtriſs, ceſſez de vous troubler.
Un cœur ſi vrai, ſi pur, a-t-il lieu de trembler ?
Je connois votre amour & ſa perſévérance.
Et ma main va remplir votre juſte eſpérance.

SCENE V.

MISTRISS *ſeule, & revenant peu-à-peu à elle-même.*

JE n'en puis plus ; mon ſang s'eſt arrêté...
Un froid mortel a paſſé dans mon ame.

(Elle s'aſſied.)

Dieu !.... Mon Dieu !.... Quel eſt donc ce maintien affecté ?
Quel accueil ! Quel regard ! Comme il parle à ſa femme !..
Au ſeul nom de Dély, j'ai vu ſon front pâlir.

(Elle veut ſe lever.)

A-t-il appris ?... Va-t-il ?.... Grand Dieu ! ſuſpends leur rage.

Et qu'avant de frapper ils puiſſent s'éclaircir....
(*Elle retombe.*)
Ma faute eſt mon hymen : le Ciel veut m'en punir.
Sans cet hymen !... Que dis-je ? Ah ! Sir-James, pardonne :
Malgré le déſeſpoir où mon cœur s'abandonne,
Je bénis le moment où j'ai pu m'enflammer ;
Je t'aime, & je me ſens heureuſe de t'aimer.
Mon ame pour jamais à la tienne eſt unie.
Si je te perds, hélas ! je renonce à la vie.

SCENE VI.

FLEINS, MISTRISS.

FLEINS.

Madame, c'en eſt fait : il faut nous ſéparer.

MISTRISS.

Nous ſéparer !

FLEINS.

Je viens vous délivrer,
Et je briſe les nœuds d'un indigne hymenée.
Prenez le ſoin de votre deſtinée.
Votre amant ne vit plus.

MISTRISS, *avec effroi.*

Mon amant, dites-vous ?

FLEINS.

Oui, ton amant, perfide ; il eſt ſur la pouſſiere ;
Je l'ai vu tomber ſous mes coups.

MISTRISS, *en larmes.*

Ainſi votre main meurtriere
A verſé le ſang innocent !
Ainſi vous m'accuſez !...

FLEINS.

Pleure, pleure, cruelle ;
Je jouis des douleurs que ton ame reſſent....
Oui, j'ai puni ton ardeur criminelle ;
J'ai vengé l'hymen par le ſang.
Vas, tu peux à ton gré diſpoſer de ta vie :
Je te mépriſe trop pour t'arracher le jour ;
Vis dans l'opprobre & dans l'ignominie ;
Vis, & pleure à jamais ta honte & ton amour.

MISTRISS.

Malheureuſe !...

FLEINS.

Oui, tu l'es. Connois ta perfidie.
Tu n'avois d'autre appui, d'autre ſoutien que moi.
Un divorce éclatant me ſépare de toi.

On te verra délaiſſée, avilie
Sous le fardeau de l'infamie
Baiſſer un front humilié,
Sans pouvoir obtenir un regard de pitié.
Adieu.

MISTRISS.

Vous me quittez, Sir-James;
Vous me quittez.... On doit plaindre mon ſort;
Et l'arrêt de ma honte eſt celui de ma mort.
Mais, qu'ai-je fait? Quel crime a commis votre femme?
Quels ſont donc les témoins dont l'honneur, dont la foi,
Balancent dans ton cœur ce que j'ai fait pour toi?
Ah! connois-moi. Tu viens m'annoncer mon ſupplice;
Ta bouche vient m'apprendre un meurtre injurieux;
Malgré ta cruauté, malgré ton injuſtice,
Je t'aime encore, ingrat, & plus que je ne veux.

FLEINS.

Parjure! c'eſt ainſi qu'affectant l'innocence,
Dans tes liens trompeurs tu me ſus arrêter.
Mais les temps ſont paſſés; tu combles ton offenſe;
Et ta fauſſe vertu ne fait que m'irriter.
Cet indigne Milord, ce perfide adultere,
Avoit appris de toi l'art de ſe contrefaire;
Il ſavoit, comme toi, ſe rendre intéreſſant;
Il étoit généreux, humain, compâtiſſant...
Je n'ai rien écouté de ſes diſcours frivoles;
Et ſans perdre le temps en des vaines paroles,
Meurs, ai-je dit.

MISTRISS.

Vous me glacez d'effroi..
Ah! ſi jamais tu fus ſenſible!
Au nom de ce moment terrible,
Au nom d'un pere, hélas! que j'ai quitté pour toi;
Au nom de mon trépas..., Sir-James, écoutez-moi.

FLEINS.

Ingrate!... juſques-là je veux bien me contraindre!
De tes ſéductions mon cœur n'a rien à craindre.

MISTRISS, *à ſes genoux.*

Ah! ce n'eſt pas pour moi, Sir-James; c'eſt pour vous
Que votre épouſe en pleurs embraſſe vos genoux.
Si Milord a perdu la vie,
Peut-être vivrez-vous à l'abri du remords.
Mais s'il n'eſt point dans le ſéjour des morts;
Si votre cruauté ne s'eſt point aſſouvie;
S'il eſt mourant; s'il parle avant que d'expirer;
Que de regrets affreux viendront vous déchirer!
Vos jours ſeront livrés au reproche, à la plainte;
Du déſeſpoir vengeur vous ſentirez l'atteinte;

Vous

Vous pleurerez un cœur ſenſible & généreux ;
Dont l'unique deſir fut de vous rendre heureux ;
Qui plaça dans vous ſeul ſes vœux, ſon eſpérance ;
Et qui reçut de vous la mort pour récompenſe.

FLEINS.

(*Avec attendriſſement.*)

Dieu ! Grand Dieu !... Mais, Madame, en vain vous m'abuſez.
Le crime eſt évident. Levez-vous, & liſez.

(*Il lui donne la lettre.*)

Tu détournes les yeux... Lis ma honte & ta perte.
Lis... De ton vil amour Sir-Jame eſt-il inſtruit ?...
Tu vois de ton forfait la trame découverte.
Tu vas en recueillir le fruit.

MISTRISS, *lui rendant la lettre avec tranquillité.*

Et voilà donc ſur quoi je me vois condamnée.
Quoi ! ſur la foi d'un billet impoſteur
Tu veux rompre notre hymenée !
Et moi, victime infortunée,
A l'opprobre, aux regrets, au malheur deſtinée...
As-tu pu, juſques-là méconnoître mon cœur ?...
J'ai mépriſé pour toi les droits de la nature.
Je ne te parle point d'une vaine grandeur :
Qu'étoit-ce pour mon cœur qu'un pareil ſacrifice ?
Mais, mon pere... Mon pere, il faiſoit mon bonheur.
En le quittant pour toi, je faiſois ſon ſupplice !
Je l'ai fait. J'ai commis cette horrible injuſtice.
Tu veux m'abandonner : je le veux ; j'y conſens :
Tu déchires mon cœur ; j'en mourrai, je le ſens...
Mais j'aime mieux mourir, même au ſein de la honte ;
J'aime mieux la mort la plus prompte,
Que de te voir toujours incertain ſur ma foi.
Je t'aime, je t'adore, & je renonce à toi.

FLEINS.

Arrêtez, & craignez la douleur qui m'égare.
L'amour m'a-t-il rendu criminel & barbare ?
Non, vous ne ſuivrez point cet horrible deſſein.

MISTRISS.

Non, laiſſe moi : je veux t'arracher ta victime.
Eh ! je te coûterois peut-être un nouveau crime.

FLEINS.

Arrêtez, arrêtez.

SCENE VII.

FLEINS, MISTRISS, TÉMOINS, ARCHERS.

UN TÉMOIN.

Saiſiſſez l'aſſaſſin.
(*à Fleins qui ſe débat.*)
Marchez : il faut vous y réſoudre :
Marchez, & ſuivez-nous chez Milord Saint-Albans.

FLEINS, *entraîné.*

Chez Milord Saint-Albans !... O ciel ! lance ta foudre ;
Couvre-moi par pitié de tes feux dévorans ;
Frappe, ô ciel ! Frappe, & me réduis en poudre.

SCENE VIII.

MISTRISS, *ſeule.*

O Déſeſpoir !... Mais non ; tentons tous les moyens ;
Et conſervons ſes jours d'où dépendent les miens.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le théâtre repréſente la ſalle d'audience de Milord Saint-Albans, Chef de Juſtice. On y voit des ſieges ; une table pour écrire les dépoſitions.*)

SCENE PREMIERE.

MILORD St. ALBANS, VILSON.

VILSON.

Milord : on vient de traîner en ces lieux
Un triſte & malheureux coupable ;
Rien ne peut exprimer ſon état déplorable ;
Il ſe dérobe à tous les yeux,
Et de ſes vêtemens ſe couvre le viſage.

Tantôt il ſe répand en cris injurieux ;
Les ſanglots quelquefois ſuccedent à ſa rage.
Moi, dit-il, moi, chez Milord Saint-Alban !
Ah ! que l'enfer m'engloutiſſe à l'inſtant...
Votre nom ſeul le remplit d'épouvante,
Et plus que ſon forfait, l'agite & le tourmente.
Il paroît renfermer de douloureux ſecrets
Qu'il voudroit découvrir, & qu'il cache avec peine.
Il ſupplie enfin qu'on le mene
Chez le premier Juge de paix.
On ſe refuſe à ſa demande,
Et l'on veut qu'il paroiſſe à votre Tribunal ;
Et moi, dans ce trouble fatal
Je ſuis venu...

MILORD.

La loi veut que je les entende :
De quoi l'accuſe-t-on ? Et quel eſt ſon délit ?

VILSON.

Un meurtre. A l'inſtant même, à quelques pas d'ici,
Il a, dans un tranſport de rage & de colere,
Aſſaſſiné Milord Dély.

MILORD.

Dély, grand Dieu ! Dély !, quelle main ſanguinaire
A pu s'armer contre ſes jours ?
Malheureux que je ſuis !... & quel coup pour un pere...
Contre ſon déſeſpoir quel ſera mon recours ?..
Faites entrer ce miſérable...

SIR-JAMES, *derriere la ſcene.*

Où me conduiſez-vous ?

SCENE II.

MILORD, ST. ALBANS, SIR-JAMES (*couvrant ſon viſage de ſes mains.*) DEUX TEMOINS.

MILORD.

Approche, malheureux.
Je n'ajouterai point à l'effroi qui t'accable ;
Calme tes ſens, reviens de ce trouble honteux ;
La loi ne cherche point à trouver de coupable.
Mais pourquoi, ſi tu crains en effet les remords ;
Si la honte t'inſpire un effroi légitime,
Pourquoi t'abandonner au crime !...
Quel eſt ton rang, ton nom, & le ſang dont tu ſors !...
Tu ne me réponds point ? Tu frémis de m'entendre ?
Parles, je ſuis ton Juge.

JAMES.

Où me cacher ?

MILORD.

Réponds ?
Quel es-tu ?

JAMES.

Moi ! grand Dieu !... que voulez-vous apprendre ?

MILORD.

Qu'entends-je ! quelle voix ! quels horribles ſoupçons !....
(ſe levant, & découvrant de force le viſage de Sir-James.)
Mon fils !... ah ! trop malheureux pere ;
C'eſt lui !...
(Il tombe ſur ſon ſiege ; & Sir-James ſe jette contre terre abîmé dans la douleur.
Vil inſtrument d'opprobre & de colere,
Oui, tu ſortis de moi pour être mon bourreau,
Pour flétrir ma mémoire & creuſer mon tombeau.
Tu pleures ; tu me tends une main ſuppliante !...
Du ſang d'un citoyen n'eſt-elle pas fumante ?
Quel tiſſu de forfaits ! ô crime ! ô déshonneur !
Un perfide aſſaſſin ! un lâche raviſſeur !
Un malheureux !... qu'attend le fer de la Juſtice !...

JAMES.

La plus affreuſe mort n'a rien dont je frémiſſe :
Je ne crains que vous ſeul ; je crains votre courroux,
Épargnez votre fils qui tremble à vos genoux...
A combien de douleurs mon ame eſt aſſervie !
Je perds le ſeul bien de ma vie ;
Je le perds par mes mains, & le perds pour jamais,
On ne peut me haïr autant que je me hais.
Ah ! ſi vous connoiſſiez l'ennui qui me dévore,
Mes fureurs, mon amour, mes ſoupçons, mes regrets,
Tout ce que j'ai ſouffert, ce que je ſouffre encore,
Bien loin d'être accablé de votre inimitié,
J'obtiendrois en mourant votre juſte pitié.

MILORD.

De la pitié, barbare !.. En as-tu pour ton pere ?
Lorſque ton cœur conçut cet horrible deſſein,
Le reſpect de ton pere arrêta-t-il ta main ?
Je ne te parle point de ta premiere offenſe,
Quand malgré ton devoir & ma juſte défenſe,
Suivant d'un fol amour les téméraires vœux,
D'un hymen clandeſtin tu reſſerras les nœuds ;
Quand loin de fuir & la fille & le pere,
Et d'épouſer contre eux ma trop juſte colere,
Par la rebellion tu devins mon fléau...
La malheureuſe ! Elle quitte ſon pere ?
Elle te ſuit. Et quel eſt ſon ſalaire ?

Tu meurs ſous le fer d'un bourreau.
Laiſſe-moi, miſérable, & reſpecte mon âge,
Sur mon front indigné ne leve pas les yeux.
Tes vains remords me ſont injurieux,
Et ta ſoumiſſion m'eſt un nouvel outrage.

JAMES.

En eſt-ce aſſez, ô ciel! & ma jalouſe rage?....
Ah! l'on ne meurt pas de douleur!...
Eh bien! mon pere, apprenez mon malheur.
J'aimois, j'étois aimé, malgré votre défenſe;
Et quoiqu'au ſein de l'indigence,
La fille de Vorthy, le fils de Saint-Albans,
Exiſtoient l'un pour l'autre, & vivoient trop contents.
O paſſion cruelle! horrible jalouſie!
Un jour ſeul a détruit le bonheur de ma vie.
Je me ſuis cru trahi, j'ai ſuivi ma fureur;
J'ai combattu Dély, mais en homme de cœur.
J'ai cru ma haine légitime:
L'honneur arma mon bras incapable d'un crime.
Je vais mourir victime de la loi.
Mon unique regret, en perdant la lumiere,
Eſt d'avoir, par mon caractere,
Offenſé ſans reſpect un cœur qui fut à moi.
Mon pere, je vous la confie;
Ah! daignez réparer ma triſte frénéſie,
Et rendre à Miſs Vorthy l'honneur que je lui doi.

MILORD.

O délire! ô fureurs! ô paſſions humaines!
Trop heureux l'homme libre, & qui ſort de vos chaînes...
Vous m'avez pénétré de douleur & d'effroi.
Je ſuis homme, & malgré ma fermeté ſévere,
Je plains, en le blâmant, un crime involontaire.
Vous avez mépriſé l'autorité d'un pere,
Vous vous êtes réglé par vos propres conſeils;
Vos malheurs ſerviront d'exemple à vos pareils.
(*Aux Témoins.*)
O vous, dont la juſte pourſuite
Venge l'humanité, les loix & l'amitié,
Vous excuſerez ma conduite,
Et ne blâmerez point ma trop juſte pitié;
Et quel homme ſeroit capable
D'inſtruire ſans terreur le procès de ſon fils?
Je me recuſe: allez, reſpectez mes ennuis,
Et chez un autre Juge emmenez le coupable.

UN TÉMOIN.

Milord, c'eſt votre fils; il nous devient ſacré...
Dély qu'on a cru mort voit encor la lumiere,
Et ſon état n'eſt point déſeſpéré;

Nous n'accuſerons point votre fils.

MILORD.

L'Angleterre
Verroit donc ſous ſes yeux les foibleſſes d'un pere
Séduire des témoins, & corrompre la loi !
Ce juge criminel, ce juge, ſeroit moi.
Non, le devoir eſt inflexible,
A tout autre motif l'Anglois eſt inſenſible.
Vous avez vu, vous devez dépoſer :
Mon fils eſt criminel, vous devez l'accuſer,
Allez, & demandez juſtice.

UN TÉMOIN.

Si Dély meurt, il faut que votre fils périſſe.
Nous n'irons point par ce noir ſacrifice ;
Dans un deuil éternel plonger votre maiſon.

MILORD.

Vous refuſez ... Mon fils, qu'on ſe rende en priſon.
(Sir-James ſe met en mouvement pour ſortir.)

SCENE III.

Les Acteurs précédents, MISS VORTHY, DÉLY.

MISS VORTHY.

ARrêtez ... Arrêtez : voici Dély lui-même !

MILORD, *allant au devant de lui.*

Que vois je ? Et quel bonheur ſuprême !
Mon cher Dély ! ...

DÉLY.

Milord, mes jours ſont aſſurés.
(Aux Témoins.)
Sortez ; tout me condamne, & tout le juſtifie.
(Les Témoins ſortent.)

SCENE DERNIERE.

MILORD ST. ALBANS, DÉLY, SIR-JAMES, MISS VORTHY.

MISS VORTHY.

(à demi voix.)

AH, Sir-James, reprends tes eſprits égarés.

DÉLY.

Milord, on répond de ma vie,
Ne craignez rien pour moi. Mais vous allez frémir.

C'eſt un myſtere affreux que je vais découvrir.
Je dois remplir ce triſte miniſtere,
Et réparer mon crime involontaire..
Je viens rendre un fils à ſon pere,
Un époux à ſa femme, à mon cœur un ami.
Non, Sir-James n'eſt point coupable,
Son frere ſeul l'avoit trahi
Nous étions les jouets d'un fourbe abominable.
Il aima Miſs Vorthy; ſon amour dédaigné
Alluma la vengeance en ſon cœur indigné;
Il m'a caché que Fleins étoit ſon frere;
Il m'a trompé, ſéduit, pour remplir ſa colere.
Me voyant ſans péril, il m'a tout avoué;
Et frémiſſant de voir ſon projet échoué,
Loin de nous pour jamais ſon déſeſpoir l'entraîne.
Artiſan de ſes maux, victime de ſa haine,
Sans parens, ſans amis, ſans patrie & ſans nom,
Et ſeul dans l'univers, errant à l'abandon,
Il emporte avec lui ſon forfait & ſa peine.

MILORD.

Monſtre! Monſtre exécrable! Infâme trahiſon!
Sauve-toi malheureux, ſauve-toi de ton pere,
Et fuis devant la loi qui s'arme contre toi.
Je te maudis; tes jours ſont voués à l'effroi,
Et j'appelle ſur eux l'opprobre & la miſere.

MISS VORTHY.

Malheureux Saint-Albans!.. Ah! Sir-James!

SIR-JAMES.

Ah! mon frere!
Quelle effrayante & ſoudaine lumiere!
Quoi! mon frere!... Dély j'ai violé ma foi,
Et j'ai moi ſeul allumé ſa colere.

MILORD, *revenant d'un profond accablement.*

Laiſſez ces tranſports douloureux,
Et daignez reſpecter un vieillard malheureux...
Inſenſé, j'ai ſuivi mon propre caractere;
J'ai cru que la rigueur inflexible & ſévere
Etoit le frein du vice, & l'appui des vertus;
J'ai traité mes enfans plus en Juge qu'en pere;
Et c'eſt moi qui les ai perdus!

DÉLY.

L'amour & l'amitié m'ont rendu bien coupable,
Milord: délivrez moi du fardeau qui m'accable;
Aſſurez le bonheur de deux tendres époux,
Béniſſez vos enfants.

(*il les unit, & les préſente au Lord ſaint-Albans.*)

MISS VORTHY & SIR-JAMES.

Je tombe à vos genoux.

MILORD, *les relevant.*

Belle Vorthy, relevez-vous :
Croyez que les vertus ont des droits ſur mon ame ;
Oublions à jamais une odieuſe trame
Dont mon œil effrayé cherche à ſe détourner.
Si vous pouvez m'aimer, je puis me pardonner.
J'approuve votre hymen, & je le ratifie ;
Et moi-même à ſes pieds courant me proſterner
Avec Milord Vorthy je me réconcilie.

MISS VORTHY, *ſe jettant dans ſes bras.*

Ah ! mon pere !... Ce mot échappe de mon cœur ;
Permettez ce tranſport à ma reconnoiſſance.

MILORD.

Je la mériterai ; voilà ma confiance :
Aimez moi ; je me fais honneur
En relevant par vous une illuſtre famille.
Je n'ai plus qu'un ſeul fils ; tenez-moi lieu de fille :
Allons ; & que le Ciel nous ſoit propice & doux ;
Méritons de ſa main des deſtins plus proſperes.
Mon fils, que ce jour ſoit pour vous
La leçon des maris, & l'école des peres.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un aſſortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*

PQ 1981 .D68 .V5 1777 C.1
Le vindicatif :
Stanford University Libraries
3 6105 038 753 179

PQ
1981
.D68
1777

	DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305